

Coup de cœur nouvelle

« Colette » de Maëllis Rolin

Note d'intention

Le courage ce n'est pas seulement se battre contre un ennemi désigné, se battre pour sa liberté. Le courage c'est ce petit bout de vieille femme qui après avoir fait la Résistance se bat contre elle-même, contre le vieil âge qui lui vole ses souvenirs, qui se bât pour mettre un nom sur un visage familier qui hante son quotidien.

rien qu'à la vue de la poignée de marches qui me sépare du trottoir. Mais je m'acharne, je m'arme de courage. L'idée seule d'une petite chambre blanche à l'odeur de javel et plongée dans la solitude du vieil âge pourrait me faire dévaler au pas de course le perron. C'est la première fois que je sors de la semaine. Le doux soleil des premiers jours de printemps me réchauffe la nuque et le cœur. La longue avenue s'étend devant moi, interminable. Je m'imagine déjà, traînant mon vieux corps parmi cette foule de passants pressés. Le confort de mon fauteuil m'appelle, la pile de livres, les feuillets télé, le réconfort d'une tasse brûlante... Mais certains jours, la solitude me pèse et ranime mes jambes raides comme des bâtons.

Me voilà lancée dans le flux interminable et grouillant de la fourmilière des Hommes. C'est le samedi et les coups de 9h viennent à peine de sonner. C'est notre heure, celle de ceux qui ont le regard fixé sur le sol et le pas lent de la vie trop longtemps vécue. Je dépasse à petits pas la boulangerie, puis la pharmacie. Un tram passe sur ma droite. Je pourrais m'épargner cette longue marche, choisir la facilité en montant dans cette carcasse de fer. Je me le refuse avec entêtement. Personne ne me confisquera mes jambes, pas même le tram. Je le regarde s'éloigner, les rails crissent sous son poids. J'aimerais porter mes mains à mes oreilles, appuyer si fort que je n'entendrais que les battements de mon cœur. Je me gronde à voix haute.

- Non non, bon sang de bonsoir, de la dignité Colette, de la dignité, garde ce qu'il te reste.

Garde ce qu'il te reste et fais-en quelque chose de bien. La phrase s'impose à moi, violemment. Prononcée d'une voix grave, légèrement cassée sur les r. Sa voix. Cette voix qui me hante, accompagnée de ces yeux noirs comme l'ébène. Il n'y a plus que ce regard brûlant et cette voix au timbre chaleureux des pays lointains. Ils flottent autour de moi un temps puis leur intensité se dissipe. Il ne reste plus qu'une multitude de paillettes qui tombent en pluie diluvienne.

Je suis appuyée contre un mur, chancelante sur ma canne. Un homme me soutient d'une poigne ferme. Il me tend son autre main, me propose un point d'équilibre. J'aurais préféré la prendre pour danser.

- Madame ? Ça va ?

Les paillettes sont toujours là. Elles virevoltent autour de moi tel des feux follets. C'est comme si une horde d'enfants avait collé une multitude de gommettes sur la ville.

- C'est beau. Vous les voyez aussi ?

L'homme a l'air soucieux. Il me fixe longtemps, ses yeux font le yoyo de mes pieds à ma tête. Pas gêné celui-là. Pas bavard non plus. Je lui tapote doucement le bras.

- Vous êtes bien brave. Bien brave. Si ça ne vous dérange pas je vais continuer mon chemin, c'est que j'ai encore une petite trotte qui m'attend voyez-vous ?

Je m'arrange devant son air ahuri qui ne le quitte pas. Il ferait mieux de fermer la bouche tout de même, il va finir par avaler de ces paillettes qui tombent en pluie fine sur la ville.

Les vertiges et les paillettes font partie de mon décor désormais. Elles s'accrochent aux poignées de mes portes, aux cadres de mes photos, aux talons de mes chaussures, aux pointes de mes aiguilles à tricoter. La nuit, elles forment sur mon plafond l'étendue infinie des ciels étoilés des nuits d'été. Du bout des doigts je les relie entre elles et m'invente des constellations imaginaires. Il y a bien longtemps que j'ai oublié le nom de celles qui veillent sur le sommeil des autres âmes.

La première fois que les paillettes sont apparues, j'étais au restaurant, celui au bout de la rue. Il est tenu par un couple de jeunes venus de la montagne. Ils se sont installés ici, avec leur parfum de fleurs sauvages, de foin coupé et d'aiguilles de pin. Je passe beaucoup de temps chez eux. J'aime ce sentiment de nostalgie qui m'envahit quand je passe la porte. Je m'y sens comme chez moi.

Leur restaurant c'est comme un chalet savoyard qu'on aurait déplacé en ville. De l'extérieur, il ressemble à tous les autres bâtiments : une façade grise, de grosses pierres toutes taillées à la même taille et emboîtées de manière régulière, une arrière-cour où s'entassent des montagnes de détritus, une petite terrasse qui donne sur la rue passante mais où personne n'ose y respirer l'odeur âcre de la ville. L'intérieur c'est une toute autre histoire. Tout est en bois : les tables, les

banquettes, les murs, le plafond... Les murs sont entièrement décorés de vieilles raquettes à neige et de luges, de grosses clarines, de fourches et autres outils des champs. Sur les étagères, ce sont des boîtes métalliques à gâteaux et des pichets traditionnels qui trônent et prennent petit à petit la poussière. Aux grosses poutres du plafond, pendent chardons séchés, bottes de blé, bouquets garnis d'herbes aromatiques.

- Pour porter bonheur, explique la maîtresse des lieux lorsqu'on leur pose la question.
- Et pour que la saison à venir soit fructueuse, la complétais-je.

En hiver, alors que les débuts de soirées sont plongés dans le noir, la douce lumière tamisée éclaire avec chaleur la pièce. Les odeurs alléchantes de fromage et les éclats de rire se faufilent sous la porte et invitent les bons vivants à la pousser. En été, le lourd volet métallique s'abaisse et l'endroit n'est plus qu'une façade grise parmi toutes les autres façades grises de la rue. Le jeune couple s'en retourne au pays, s'enfuit dans les alpages. Ils en reviennent quelques mois plus tard le teint frais et hâlé, les jambes écorchées par les rhododendrons et la camionnette remplie de meules de fromage et de pots de myrtilles sauvages.

C'était justement un de ces jours qui accompagnait leur retour. La petite, comme je l'appelle, avait encadré et accroché aux murs des photos de leur été. En les regardant, un sentiment étrange s'était emparé de moi. Ce n'était pas de la peur, ni de la tristesse. C'était de l'attente, de l'espoir mêlé à une angoisse muette, discrète, revenue de loin. Les paillettes apparurent pour la première fois. Elles étaient sombres et voletaient un peu partout devant moi. C'était une danse désordonnée et pourtant si belle. Elles se rassemblèrent entre elles, se mirent à dessiner les contours d'un visage, une bouche aux lèvres épaisses, des sourcils bien garnis et deux yeux noirs, deux tisons modelés par les braises d'un feu jamais éteint. Garde ce qu'il te reste et fais-en quelque chose de bien.

Depuis, les paillettes ne m'ont plus quitté. Souvent, elles se rassemblent en un visage familier sur lequel je ne mets pas de nom, forment les contours imprécis d'une chaîne de montagne, de silhouettes, une ferme solitaire. Elles brouillent ma vision, s'enchaînent autour de mes chevilles, me font perdre l'équilibre et je tombe dans ce gouffre sans fond qui s'ouvre sous moi. Je n'ai plus de repères, seulement cette

impression désagréable de m'être oubliée tout en retrouvant quelque chose que j'aurais perdu, sans savoir quoi. C'est rapide, aussi rapide qu'un léger tremblement de terre. Juste de quoi m'insuffler le doute. Souvenir qui remonte à la surface de ma mémoire ou douloureuse rêverie ?

- Mamie Colette !

La nièce de Nino se précipite vers moi, le pas légèrement dodelinant des enfants qui portent des couches. Elle parle encore peu et confond bien souvent les mots entre eux. Mais elle persévère, met des mots les uns derrière les autres, regarde attentivement nos bouches et tente, à son tour, de reproduire les mêmes mouvements des lèvres. Elle aime s'emparer de ma main et m'entraîner aux quatre coins du restaurant. Elle veut voir de plus près chaque objet accroché aux murs. Lorsque les bruits de couteaux se font entendre et les odeurs de cuisson se font sentir, elle se précipite en cuisine, me tirant derrière elle. Elle plonge son petit doigt dans les sauces, plante ses dents avec gourmandises dans les morceaux de fromage et touche chaque ingrédient dont elle veut connaître le nom. Elle se fait discrète mais suit du regard chaque geste de Nino. Cela fait seulement quelques jours qu'elle est là et pourtant je me sens si proche d'elle. Je comprends sa frustration et ses longs silences. Ils sont plus parlants que les sons incompréhensibles qui dépassent ses lèvres roses. Il m'arrive, moi aussi, de ne pas trouver mes mots, de m'arrêter au cours d'une phrase sans me souvenir de son début et de ce que je voulais leur faire dire à ces pensées qui flottent dans mon esprit, solitaires, sans rien pour les relier entre elles. La crevasse sombre s'ouvre à mes pieds, m'aspire de nouveau, le vertige revient.

- Mamie Colette !

Elle est pendue à mon bras, le secoue vigoureusement et attend que je la regarde. Elle se met à débiter des mots aux sons étranges. Mon oreille s'arrête sur certains, je comprends "surprise". Nino n'attend pas la suite.

- On t'a fait une surprise. On part en week-end tous les quatre !
- Et le restaurant ?
- On est vendredi, ça n'a pas d'importance, on va juste assurer le service de midi et ensuite... à nous les vacances !

Il attrape sa nièce, la fait tournoyer au-dessus de sa tête. Elle rit.

- Vacances, vacances, vacances, répète-t-elle inlassablement.

"Vacances", comme un mot magique qu'elle ne voudrait pas oublier.

Nous voilà maintenant sur la route, serrés à quatre dans la camionnette. Nino au volant, moi sur le siège passager, les deux filles à l'arrière. Pour une fois, le rideau de fer est tombé sur le restaurant et je ne suis pas repartie hiberner en solitaire dans ma tanière. Me voilà dans la camionnette, celle dont je n'ai toujours vu que le cul s'éloigner sur le boulevard, vers des destinations qui me paraissent si lointaines. Je pars en vacances, me répétais-je en boucle. Il fallait que je le dise encore et encore pour y croire, pour ne pas oublier ce mot magique.

Je sens la fatigue m'envahir mais je m'oblige à lutter. Il me faut garder les yeux grands ouverts pour ne pas perdre une miette des paysages qui défilent. L'hiver est bien installé. Les bords d'autoroute sont ponctués de champs où paissent vaches, chevaux et moutons indifférents au flux continu des voitures. Des bataillons entiers de squelettes d'arbre tendent leurs bras misérables vers un ciel gris et bas, des collines s'étendent à l'infini parsemées ici et là de quelques poignées de maisons.

La fatigue a dû l'emporter et j'ai somnolé un temps car voilà que j'ouvre les yeux sur les petites routes entrelacées des montagnes. Ma tête repose sur le pull de Nino roulé en boule. J'émerge difficilement. Un voile blanc ne semble pas vouloir quitter mes yeux que je frotte assidument. Mon cœur, fragile, ne supporte plus les lacets étroits et incessants qui s'étirent vers les sommets. Un serpent sans fin à l'assaut de la montagne. La montagne. Voilà combien d'années que je l'ai quitté définitivement ? Longtemps, trop longtemps, à tel point que la nostalgie de sa silhouette pesante sur l'horizon m'a quitté. Et voilà pourtant que je reconnaissais chaque arbre, chaque animal, chaque aspérité qui la compose, comme si elle avait continué de m'habiter, secrète et silencieuse, attendant son heure.

- Je me souviens, conclus-je.

- Alors raconte.

Alors je raconte. Je leur raconte cet hiver particulièrement froid qui nous a surpris

dans nos rêves de liberté. Glacial, implacable, sans cœur, il nous a attrapé avant les Allemands. Il attaquait directement les os, mordait avec avidité les extrémités de nos doigts et de nos pieds, se camouflait le jour pour mieux revenir la nuit tambouriner à nos portes. Il arpétait chaque versant, s'armant du vent et de la pluie pour briser nos défenses. Il chuchotait désespoir et défaite à nos oreilles. Il infiltrait nos maquis et pourchassait sans relâche les survivants. Il nous torturait. Résistants et habitants des petits villages sont restés fiers, la tête relevée ils l'ont affronté de face. Mais une herbe qui ne plie pas face au poids du givre se brise. Certains ont craint l'hiver. Ils ont collaboré avec son armée de glace et de neige. Ils ont abandonné le goût de la liberté pour lui préférer la caresse de la chaleur. Mais le printemps tarde à venir si on accepte l'hiver sur son perron.

- Tu te souviens de ce que tu faisais, toi, cet hiver-là ?
- Je me souviens.
- Alors raconte.

Alors je raconte. Je leur raconte ce quotidien marqué par l'incertitude du lendemain, par le manque de nourriture, par la colère, la tristesse et la peur pour ces hommes qui arpentaient le plateau avec l'honneur pour seul manteau. Les interminables courses entre deux campements, les messages codés cachés dans les coutures de mes vêtements. La brûlure du guidon glacé de mon vélo contre mes paumes, les pieds engourdis qui pédaient aussi vite qu'ils pouvaient. Cette angoisse qui ne quittait pas mes entrailles. L'inquiétude des petits matins recouverts d'une brume épaisse, muraille humide qui enveloppaient l'ennemi alors invisible à notre vigilance. Mais on avait 20 ans, on embrassait notre premier amour et la guerre n'était plus qu'un vague souvenir.

Une pluie fine de paillettes grises, presque blanches, tombe sur le plateau. Il neige à gros flocons. Je tente d'en attraper une au vol, de la pincer entre deux doigts. Mais elles s'éteignent à chaque battement de cils. Un sifflement strident, continu, perfore mes tympans. Je sens le sol vibrer sous mes pieds. Le chemin gondole, comme trop imbibé par la boue. Le ciel tangue légèrement et des vagues imperceptibles viennent briser la langueur de la ligne d'horizon. L'impression d'être enfermée dans une de ces boules de neige que l'on secoue et de me cogner la tête contre la paroi en verre. Je n'ai plus de point d'ancrage, je suis aspirée par un vertige sombre, une nuit sans étoiles, sans repère.

Les paillettes se rejoignent pour former une silhouette. Il est là, des pieds à la tête, posté près de la ferme solitaire sur ce grand plateau d'alpage. Grand, élancé, la poitrine et les épaules développées, les jambes galbées des hommes de la montagne. Il n'est plus ce simple accent qui roule en avalanche, cette phrase répétée inlassablement. Il est celui qui habite mes vertiges, celui dont je me souviens et que j'oublie. José, cet espagnol dont les jambes ne connaissaient que la fuite depuis son plus jeune âge. Il n'avait eu que les montagnes comme seul refuge. Notre ferme, mes bras, furent un temps un autre de ses refuges.